



P O R T R A I T



« Je n'arrive pas à dissocier l'art et la vie. C'est un fil qui ne s'arrête pas, je passe mon temps à regarder, à comprendre ce que je vois, à le transposer », déclare Richard Peduzzi.

Richard Peduzzi, l'autodidacte au miroir

STÉPHANE GELU/PHOTO/QUEST FRANCE/MAXPPP

Celui qui fut pendant quarante ans le complice de Patrice Chéreau expose, à la Galerie du Passage, mobilier, tableaux et dessins, comme les pièces d'un puzzle, une trajectoire de vie dédiée à la beauté et à l'harmonie.



PAR Laurence Benaïm

Un tapis « Blue Note », une lampe de chevet en chêne et laiton, des fauteuils de métal noir, comme des silhouettes sobrement repliées. Chez Richard Peduzzi, les lignes procèdent de l'écriture, chaque meuble, chaque objet relève d'un trait à la mine de plomb, d'une courbe en

suspension dans l'espace, à l'image de ce rocking-chair formant une ellipse de bois blond, de cette console en triangle, pointe vers le bas. Cercles, cubes, polygones, ces géométries planes n'excluent jamais la présence humaine, tant le corps s'y projette, instantanément. « Je n'arrive pas à dissocier l'art et la vie. C'est un fil qui ne s'arrête pas, je passe mon temps à regarder

der, à comprendre ce que je vois, à le transposer», assure Richard Peduzzi. Scénographe de Patrice Chéreau à partir de 1970 – et dont il a signé l'ensemble des décors des productions au théâtre et à l'opéra –, directeur de l'École des arts décoratifs (1990-2002), puis de la Villa Médicis, à Rome (2002-2008), il a reçu le grand prix des arts de Berlin pour l'ensemble de son œuvre, en 2022.

Berg, Mozart, Rome, Chirico... Il retient des artistes et des lieux qu'il fréquente depuis toujours l'empreinte d'une émotion, à retranscrire en lignes, en couleurs et en volumes. «*Nostalgique de demain*», il n'aime pas se retourner de manière académique sur l'histoire. À ses yeux, c'est dans la mémoire qu'elle renaît, se déploie à travers des apparitions et des disparitions. Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est faire une façade palladienne qui ne doit pas dépendre d'un siècle en particulier. «*Un décor doit respirer, vivre et bouger avec les pièces et les acteurs. Il est le gardien muet de l'histoire qui se raconte. Qu'il soit un mur aveugle abandonné au milieu du désert, une maison silencieuse, un plan d'eau immobile, un arbre planté au détour d'un chemin, le plancher d'une simple cage de scène vide, le décor est un personnage à part entière*», écrivait-il dans *Là-Bas, c'est dehors* (Actes Sud, 2014).

Au sens des proportions hérité de la Renaissance et du siècle des Lumières Richard Peduzzi sait ajouter sa part d'ombre, lui-même. En contraste avec son atelier et son intérieur encombré d'objets, son mobilier comme ses peintures conjurent l'absence. «*Depuis Le Havre, tout petit, mes souvenirs sont hantés par la guerre, les destructions et les reconstructions, l'éloignement de la famille père-mère. Je suis un funambule entre deux familles totalement différentes.*» À cause d'une présence invisible, Richard Peduzzi avoue «*se sentir à l'étroit*» partout où il se trouve : «*Je suis obsédé par l'idée d'être enfermé, terrorisé d'être coincé dans un ascenseur ou d'être pris au piège de l'immensité.*» Avec le dessin, la peinture, l'espace s'ouvre, la vie reprend sa place dans l'horizon illimité de tous les possibles. D'où ce «*calme état urgence*» ainsi décrit par Martine Kahane, dans le magnifique livre dont la

parution coïncide avec l'exposition de la Galerie du Passage. Volumes, esquisses, cubes surgis de l'ombre, hauts murs fantômes, tout se tait, dans l'éloquence d'une mémoire rendue à sa plénitude. Celle d'un autodidacte qui dit avoir tout appris dans les ateliers de décors du Piccolo Teatro de Milan, mais également à l'école des maîtres, des primitifs italiens à Rothko, des routes et des chemins de campagne, «*la palette infinie des terres de Magliano à Manciano et jusqu'à Sienne, toutes ces ombres naturelles, ces dégradés de bruns, de jaunes, d'ocres, tous ces rouges qui se fondent et se confondent comme dilués par le ciel*» (*Je l'ai déjà joué demain*, Actes Sud, 2021). Richard Peduzzi est le premier scénographe d'exposition à avoir renoncé aux cimaises neutres pour privilégier la couleur pure, travaillée en à-plats, bleue pour Nijinski au Musée d'Orsay, rouge pour Degas.

Langage universel et singulier

Les années 1980 ont marqué l'ouverture de ses créations à la conception d'espaces muséaux (Louvre, Musée d'Orsay, Bibliothèque de l'Opéra), à l'intervention dans des projets architecturaux (la réhabilitation du cuvier et des salles de Mouton Rothschild, l'entrée de Château Margaux, l'architecture intérieure et extérieure de Château Clerc Million), à la conception de mobilier. 1989 coïncide avec sa première commande de meubles pour le Mobilier national.

À l'automne dernier, le Mobilier national/Les Gobelins l'a invité à exposer mobilier, décors, dessins. Il a choisi pour titre prémonitoire «*Perspective*». Quatre mois plus tard, Pierre Passebon, Antonine Catzélis et Jacques Grange l'invitaient au PAD, où l'ensemble a reçu le prix du meilleur stand. «*Le design, c'est de la peinture; une chaise, c'est un temple, elle a quatre colonnes et un fronton, on s'y assoit pour réfléchir, pour parler, pour dîner. Faire un meuble ou un décor de théâtre, c'est une continuité, c'est du vide à ne pas déranger en le remplissant, mais essayant de sonner juste, c'est la lumière du temps.*»

Il aura fallu près de vingt-cinq ans pour qu'un rideau se lève sur ces créations moins liées à la scène qu'à l'intimité domestique. Comme si le temps, en perdant de son élasticité, s'était ten-

du autour de l'essentiel, la trace, les secrets condensés en un langage universel et singulier, reconnaissable entre tous. «*Depuis aussi longtemps que je me souviens, je travaille sur l'idée de la vie et de ses combats, sur la hantise de la mort et en même temps la force de l'éternel recommencement. Les choses, les idées apparaissent, disparaissent et reviennent des années après, ce sont les mêmes avec une autre lumière, une autre forme.*» Et d'ajouter : «*Même quand je n'en reviens pas des horreurs qui s'intensifient chaque jour dans le monde entier, j'essaie de regarder ces absurdités, ces injustices aberrantes en dessinant des paysages, des formes, des villes entières qui disparaissent dans la brume. Suivent des objets totalement épurés. Plus j'avance, plus je gomme.*»

Il y a un style Richard Peduzzi, une manière de confronter les perspectives à l'absence. Ses architectures, qu'elles soient éphémères ou pas, semblent faites pour figer le temps un instant, «*lui demander d'attendre à la porte*». Les projets se multiplient, l'avenir se tisse à l'ombre des honneurs. *Così fan tutte* à Vienne fin 2026, un projet de mobilier de deux confessionnaux pour Notre-Dame de Paris. Un prie-Dieu, une table, le fauteuil du prêtre et la chaise du pénitent. «*On ne guérit jamais de son enfance. Voilà pourquoi hier, aujourd'hui, demain, ici, là-bas, ailleurs, dans une ronde obsessionnelle, les quais du Havre réapparaissent dans l'œuvre de Richard Peduzzi, écrit Martine Kahane dans le livre présenté à la Galerie du Passage. La brume de la Manche efface toute réalité, gomme les contours de ces paysages urbains de ruines écrasées par le souffle de la guerre ou par la faillite des ères industrielles, fait naître d'autres formes, oniriques celles-là.*» ■

Richard Peduzzi, *Galerie du Passage*, 20-26, galerie Véro-Dodat (Paris 1^{er}). Jusqu'au 28 juin 2025. Livre «*Peintures et dessins*». The (M) éditions, édition limitée à 80 exemplaires, textes de Martine Kahane et Olivier Rolin.